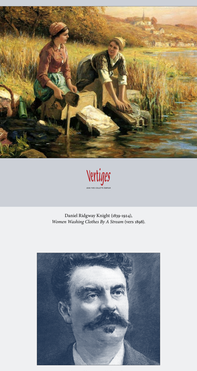
Guy de Maupassant

Au bord de l'eau

Poème



Daniel Ridgway Knight (1839-1924), *Women Washing Clothes By A Stream* (vers 1898).

Guy de Maupassant (1850–1893)

I

Un bord soleil tombant d'aplomb sur le lavoir ;
Les canards engouffés ténébreusement dans la vase,
Et l'air brûlant si fort qu'on s'attendait à voir
Les arbres ressifflantes de pourment à la base.
J'étais couché sur l'herbe auprès du vieux bateau
Où des femmes lavaient leur linge. Des vaux grasses,
Des bulles de savon qui se crevaient bientôt
Sur allaient au courant, laissant de longues traces.
Et je n'assoupissais lorsque je vis venir,
Sous la grande lumière et le chaleur terrible,
Une fille marchant d'un pas ferme et rapide,
Avec ses bras levés où l'air pesant maintenir
Un fort paquet de linge au dessus de sa tête.
La hanche large avec la taille mince, faite
Ainsi qu'une Vénus de marbre, elle avançait
Très droite, et sur ses reins, un peu, se balançait.
Je la suivis, pressant l'étroite passerelle
Jusqu'au seuil du lavoir, où j'entrai derrière elle.

Elle choisit sa place, et dans un baquet d'eau,
D'un geste souple et fort abattit son fardeau.
Elle avait tout au plus la toilette permise ;
Elle lavait son linge ; et dans ses mouvement
Des bras et de la hanche accusait nettement,
Sous le jupon collant et le mince chemise,
Les rondeurs de la croupe et les rondeurs des seins.
Elle travaillait dur ; puis, quand elle était lasse,
Elle élevait les bras, et, superbe de grâce,
Tendait ses corps flexible en renversant ses reins.
Mais le poinsant soleil faisait craquer les planches ;
Le bateau s'entr'ouvrait comme pour respirer.
Les femmes haletaient ; on voyait sous leurs manches
La moiteur de leurs bras par place transpirer
Une vengeur montait à sa gorge sanguine.
Elle fixa sur moi son regard effronté,
Dégrafa sa chemise, et sa rondeur opérine
Surgit, double et laiseuse, en pleine liberté.
Ecartée aux sommets d'une amplepur solide.
Elle battait alors son linge, et chaque coup
Agitait par mouvement d'un auberaque rapide
Les roses fleurs de chair qui se dressent au bout.

Un air chaud me frappait, comme un souffle de forge,
A chacun des soupirs qui soulevaient sa gorge.
Les coups de son battoir me tombaient sur le cœur !
Elle me regardait d'un air moqueur ;
J'approchai, l'eul tendu sur sa poitrine humide
De gouttes d'eau, si blanche et tentante au baiser.
Elle eut pitié de moi, me versant très timide.
M'abreuvà la première et se mit à causer.
Comme des sons perdus s'arrêtaient ses paroles.
Je ne l'entendais pas, tant je la regardais.
Par sa robe entr'ouverte, au loin, je me perdais,
Devinant les douceurs et brûlé d'ardeurs folles ;
Puis, comme elle partait, elle me dit tout bas
Me me trouver le soir au bout de la prairie.

Tout ce qui m'emplissait s'éloigna sur ses pas ;
Mon pouce déployat ainsi qu'une rare turf
Pourtant j'étais joyeux, car en moi j'entendais
Les trresses chanter avec les vieux sonnes
Vers le ciel obscurci toujours je regardais.
Et la nuit qui tombait me semblait une ancrer !

II

Elle était la première au lieu du rendez-vous.
J'accourus auprès d'elle et me mis à genoux,
Et prenonsant mes mains tout autour de sa taille
Je l'attirais. Mais elle, aussitôt, se leva
Et par les prés baignés de la rosée sauva.
Enfin je l'atteignis, car dans une broussaille
Qu'elle se voyait point son pied fut arrêté.

Alors, fermant mes bras sur sa hanche arrondie,
Auprès d'un arbre, au bord de l'eau, je l'emportai.
Elle, que j'avais vue impudique et hardie,
Était pâle et troublée et pleurait lentement,
Tandis que je sentais comme un enlèvement
De force qui montait de sa faiblesse ému.

Quand elle donc et d'où vient ce ferment qui remue
Les entrailles de l'homme à l'heure de l'amour ?

La lune illuminait les champs comme en plein jour
Ensoillant dans les roseaux, la bruyante peuplade
Des grenouilles faisaient un grand charivari ;
Une caille très loin avait son double cri,
Et, comme préludant à quelque sérénade,
Des oiseaux réveillés commençaient leurs chansons.
Le vent me parvenait chargé d'amours lointaines,
Absorbé de baisers, près des chandes haletines
Que l'on entend venir avec de longs frissons,
Et qui passent roulant des murmures d'incoudes
Un rut puissant tombait des brises attédies.
Et je pensai : « Combien, sous la clarté de lune,
Par cette douce nuit d'été, combien nous sommes
Qu'une exigence scélérat qu'il [illegible] unit
Parmi les animaux comme parmi les hommes. »
Et mes jarrets voulu, seul, être tous cœur.!

Je prts et je bénai ses doigts, elle trembla.
Ses mains frakches sentaient une odeur de lavande
Et de thym, dont son linge était tout embaumé.
Nous nou bouche ses seins ensuite un goût d'amande
Comme un lauriet sauvage ou le lait parfumé
Qu'on boit dans la montagne aux mamelles des chèvres.
Elle se débattait ; mais je trouvai un lièvre!
Ce fut un baiser long comme une éternité
Qui tenait nos deux corps dans l'immobilité.
Elle se renversa, râlant sous ma caresse ;
La poitrine oppressée et dure de tendresse,
Haletant fortement avec des longs sanglots ;
Sa joue était brûlante et ses yeux demi-clos ;
Et nos bouches, nos seins, nos souples se mêlirent.
Puis, dans la nuit tranquille où la campagne dort,
Un cri d'amour monta, si terrible et si fort
Que des oiseaux dans l'ombre effarés s'éveillèrent.
Les grenouilles, la caille, et les bruits et les voix
Se turent ; un silence énorme emplit l'espace.
Soudain, jetant aux vents sa longue menace,
Très loin derrière nous un chien hurla trois fois.

Mais quand le jour parut, comme elle était reblée,
Elle s'enfuit. J'errai dans les champs au hasard.
La semeur de sa peau me hantait, son regard
M'attachait comme une ancre au fond du cœur jeté.
Ainsi que deux bêtes vivis aux mêmes lois,
Un lien nous tenait, l'affinité des chairs.

III

Pendant cinq mois entiers, chaque soir, sur la rive,
Pères d'un empoirement qui jamais ne faiblit,
J'ai caressé sur l'herbe ainsi que dans un lit
Cette fille superbe, ignorante et naïve.
Et le matin, mondaus encor de souvenir,
Quoique tout alangoisé sous le poids de la veille,
Ils l'heure où, dans la plaine, un chant d'oiseau s'éveille,
Nous trouvions que le nuit était bien à venir.

Quelquefois, oublant que le jour dût éclore,
Nous nous laissions surprendre embrassés, par l'aurore.
Vite, nous revoisions le long des clairs chemins,
Mes deux yeux dans ses yeux, ses deux mains dans ses mains.
Je voyais cilluerer des baisers dans les baies.
Des troues d'arbre soudain rouge comme des plaies.
Sans songer qu'un soleil se levait quelque part,
Je p crouais, sentant mon front baigné de flammes,
Que toutes ces clartés tombaient de son regard.
Elle allait au lavoir avec les autres femmes;
Je la suivais, rempli d'attente et de désir.
Le regarder sans fin était mon unique plaisir,
Et je rêtais debout dans la même poltron,
Mort dans mon amour comme en une prison.
Les lignes de son corps formaient mon horizon;
Mon espoir se bornait aux seuls détails de sa critique
Je demeurais pris d'elle, épiant le moment
Où elle serait en sécpulsion d'un signe:
J'allais la retrouver dans quelque champ de vigne
Où nous quelque baiser nous avait cachait aux yeux.
Nous regardions s'aimer les bêtes accouplées,
Quatre ailes qui portaient deux papillons joyeux,
Un double insecte noir qui passait les ailles.
Grave, elle ramassait ce qui nous amusoyez
Et les baisait. Souvent des oiseaux sur nos têtes
Se bouquetaient sans peur, et les coulées des bêtes
Ne nous redoutaient point, car nous faisions comme eux.

Puis le cœur tout plein d'ébbe, à cette heure tardive
Où j'attendais, guettant les détours de la rive,
Quand elle apparaissait sous les hauts peupliers,
Le désir allumé dans sa prunelle brune,
Sa jupe balayant tous les rayons de Lune
Couchés entre chaque arbre au travers des sentiers,
Je songeais à l'amour de ces filles bibliques,
Si belles qu'en ces temps lointains on a pu voir,
Ependus et suivant leurs formes impudiques,
Des ongles qui passaient dans les ombres du soir.

IV

Un jour que le patron dormait devant la porte,
Vers midi, le lavoir se trouva dépeuplé.
Le soleil brûlant formait comme un burel ensoeillé
Qui poise en plein soleil; mais je trouvais moins forte
Cette chaleur du ciel que celle de mes sens.
Aucun bruit ne venait que des lombrics de chants
Et des rires d'ivrogne, au loin, sortant des bouges.
Puis la chute parfois de quelque goutte d'eau
Tombant on ne sait d'où, sueur du vieux bateau.
Or ses lèvres brillaient comme des charbons rouges
D'où jaillissent soudain des crises de baisers,
Ainsi que d'un brasier partent des étincelles,
Jusqu'à l'affaissement de ses deux corps brisés.
Ou s'étendait plus très heureux les saisonelles,
Ce peuple du soleil aux étereels cris-cris
Crépitant comme un feu parmi les prés flétris.
Et nous nous regardions, étonnés, immobiles,
Si pâles tous les deux que nous nous faisions peur;
Lisant aux traits creusés, noirs, sous nos yeux fébrilles,
Que nous étions frappés de l'amour dont on meurt,
Et que par tous nos sens s'écoulait notre vie.

Nous nous sommes quittés en nous disant tout bas
Qu'au bord de l'eau, le soir, nous ne viendrions pas.

Mais, à l'heure ordinaire, une irrésistible envie
Me prit d'aller tout seul à l'arbre accoutumé
Rêver aux volupiés de ce corps tant aimé,
Promenant mes objets par toutes nos caresses,
Me coucher sur cette herbe et sur son souvenir.

Quand j'approchai, grisé des anciennes ivresses,
Elle était là, debout, me regardant venir.
Depuis lors, ervahis par une fièvre étrange,
Nous bâtons sans répit cet amour qui nous manque
Bien que le mort nous gagne, un besoin plus puissant
Nous travaille et nous force à rouler notre sang
Nos ardeurs ne sont point prudentes ni pesonnées;
Lâtent au trouble pas nos regards embrasés;
Nous mourons l'un par l'autre, et nos poitrines creuses
Changent nos jours futurs comme autant de baisers.
Nous ne parlons jamais. Auprès de cette femme
Il n'est qu'un cri d'amour, cette du cerl qui brame.
Ma peau garde sans fin le frisson de sa peau
Qui m'emplit d'un désir toujours âpret et nouveau,
Et si ma bouche a soif, ce n'est que de sa bouche!
Mon ardeur s'exaspère et ma force s'abat
Dans cet accouplement mortel comme un combat.
Le gazon est brûlé qui nous servait de couche,
Et désguent l'endroit du retour continu,
La marque de nos corps eft entrée au sol nu.

Quelque matin, sous l'arbre où nous nous rencontrâmes,
On nous rumassera tous deux au bord de l'eau.
Nous serons rapportés au fond d'un lourd bateau,
Nous embrassant encore aux secousses des rames.
Puis, on nous jettera dans quelque trou caché,
Comme on fait aux gens morts en état de péché.

Mais alors, s'il est vrai que les ombres reviennent,
Nous reviendrons, le soir, sous les hauts peupliers,
Et les gens du pays, qui longtemps se souviennent,
En nous voyant passer, l'un à l'autre lès,
Diront, en se signant, et l'effet en prière :
« Voilà le mort d'amour avec sa lavandière. »

Au bord de l'eau,
poème de Guy de Maupassant (1850-1893),
est paru dans la *République des lettres* du 20 mars 1878
sous le pseudonyme de Guy de Valmont.

ISBN : 978-2-84608-614-8
© Vertigo éditeur, 2018
– 06s –